

Études littéraires africaines

BREYTENBACH, Breyten. *Dog Heart*. New York, Harcourt Brace and Company, 1999, 198 pp., \$ 22

Guillaume Cingal



Number 10, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041944ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041944ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cingal, G. (2000). Review of [BREYTENBACH, Breyten. *Dog Heart*. New York, Harcourt Brace and Company, 1999, 198 pp., \$ 22]. *Études littéraires africaines*, (10), 63–64. <https://doi.org/10.7202/1041944ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

■ BREYTENBACH, BREYTEN. *DOG HEART*. NEW YORK, HARCOURT BRACE AND COMPANY, 1999, 198 pp., \$ 22.

Ce nouvel opus du poète et romancier afrikaner s'inscrit dans la droite ligne des écrits autobiographiques consacrés à l'Afrique du Sud, qu'il s'agisse du célèbre *Return to Paradise* ou de *The Memory of Birds in Times of Revolution*. Ce nouveau cahier d'un retour au pays natal est sans doute le plus apaisé, même si l'inquiétude perce souvent. Il semble qu'en dépit du pessimisme persistant affiché par Breytenbach dans les années 1990, il y aura, pour lui aussi, une écriture de l'*après*-apartheid.

Breytenbach livre simultanément le récit de ses excursions et les remarques que lui inspirent sa généalogie et l'histoire de sa famille. L'œuvre se présente sous forme de courts fragments aux titres souvent récurrents : sur les 70 fragments, onze s'intitulent "Memory", sans compter les titres à double entrée, "Memory / Father", "Memory / The Lorry", "Memory / Moon", "Memory / Runner", "Memory / Tree", "Memory / Mother", "Memory / Name". Ces titres sont emblématiques, puisqu'ils mettent en relief des notions qui hantent Breytenbach depuis toujours, entre autres la mémoire, la filiation, le nom.

Comme c'est souvent le cas, l'incipit place l'œuvre (et le lecteur) dans une situation paradoxale : "To cut a long story short : I am dead." ("Faisons bref : je suis mort.") C'est ainsi que Breytenbach prépare le lecteur à affronter un récit désabusé. L'écriture est une activité posthume, d'où l'importance de la mémoire : à défaut de ressusciter les fantômes du passé, l'écrivain veut laisser une trace. A ce titre, l'intérêt qu'il porte à la photographie rappelle les analyses de Barthes dans *La chambre claire* : la salle d'archives où sont conservées les photos de ceux qui "meurent d'envie qu'on se souvienne d'eux" est qualifiée de "lieu d'oubli et d'annihilation" (p. 83). Plusieurs photos de famille sont d'ailleurs reproduites dans l'ouvrage. Une des plus émouvantes est sans doute la double photo, en miroir, du père et de l'oncle, qui se situe à la page 168. De manière générale, l'émotion parcourt ces pages toutes de sobriété, par exemple lors du récit des derniers jours de François Krige, peintre et ami de Breytenbach.

Comme dans ses précédents textes, Breytenbach emploie une impressionnante palette de symboles et de motifs complexes qui font constamment basculer l'autobiographie, genre dont il semble refuser les contraintes, dans la poésie la plus brûlante. Les babouins sont souvent apparentés à des êtres humains déguisés (p. 4, p. 132), et les chiens sont témoins ou acteurs d'une mémoire faillible. Ainsi, le chien du Professeur Adam dévore le manuscrit que son maître consacrait aux "voix silencieuses du discours colonial" (p. 59) : l'universitaire se blesse si sérieusement en cherchant à arracher le manuscrit au chien qu'on doit l'amputer des deux mains. Pareille anecdote est caractéristique d'un écrivain qui ne se contente pas des faits réels mais s'attache aux fictions symboliques. La

lutte que la mémoire scripturaire livre contre les forces de l'oubli est vouée à l'échec : comme Breytenbach le souligne, les voix sont "silencieuses", mais c'est qu'on ne veut pas les entendre...!

Il ne faut donc pas s'étonner si Breytenbach compare, en fin d'ouvrage, la mémoire à Kaggen, "le dieu espiègle" dont l'unique devise est que "les apparences sont trompeuses". *Dog Heart* est donc un livre pessimiste, crépusculaire, hautement subjectif, mais dont il ne faudrait pas oublier la leçon fondamentale : les écrivains ont un devoir de mémoire et d'imagination. Il s'agit d'un nouveau chef-d'œuvre de ce poète décidément inclassable qu'est Breyten Breytenbach.

■ Guillaume CINGAL

AFRIQUE DU SUD

■ COETZEE J.M., *DISGRACE*, LONDON, SECKER & WARBURG, 1999, 220 P.

David, un professeur d'université, spécialiste de Byron, divorcé, âgé de 52 ans, est en quête d'amours vénales, ainsi que Soraya, une femme recrutée par une agence. Ne pouvant s'en contenter, il déroule les filets de sa séduction autour de Melanie Isaacs, une de ses étudiantes. Le scandale va éclater et il va perdre son poste sans chercher à se défendre, n'ayant que faire de la morale officielle et considérant, quand on lui demande s'il le regrette, que "non car cette expérience m'a enrichi" (p. 56).

On se retrouve ensuite dans une ferme où Lucy, sa fille, élève des chiens éclopés en compagnie de son amie Helen et d'un serviteur de couleur, Petrus. Le père va s'insurger contre une vie qu'il considère comme dégradante, à quoi elle répond : "Tu considères, parce que je suis ta fille, que je devrais faire quelque chose de mieux de ma vie... C'est la seule qui nous reste... celle que nous partageons avec les animaux" (p. 74).

Nous voilà prévenus. Effectivement, elle s'occupe de ces pauvres bêtes. David va aider une autre amie, Bev Shaw, qui soigne ces chiens abandonnés et leur fait connaître une mort "douce" en les accompagnant de ses caresses au moment où elle leur injecte la dose mortelle. Non seulement l'ex-professeur se retrouve associé aux travaux de Bev Shaw, mais on le verra encore, au chapitre XVII, faire l'amour avec elle - sans en avoir véritablement envie, comme un animal pratiquant une saillie - sur le lieu même de la mise à mort de ces autres victimes, sans avoir oublié de prendre ses petites précautions en utilisant un préservatif.

Entre temps, la maison de Lucy a été saccagée, elle a été elle-même violente et violée, et notre cher maître battu, arrosé d'essence et partiellement brûlé : "Ainsi, il est arrivé ce jour de l'épreuve" (p. 94). Il redoute pour sa fille le sida et une grossesse. Elle acceptera cet enfant du destin en refusant l'avortement. Elle va partager sa propriété avec Petrus, refusant de dénoncer les auteurs de cet attentat alors qu'elle en a reconnu au moins un, et va finalement épouser son serviteur. Pourquoi une telle violence